

Anthropologie et Sociétés



Roland VIAU, *Femmes de personne. Sexes, genres et pouvoirs en Iroquoisie ancienne*. Montréal, Boréal, 2000, 324 p., schémas, illustr., tabl., bibliogr., index.

David Michels

Volume 26, numéro 1, 2002

Politiques jeux d'espaces

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/000722ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/000722ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Michels, D. (2002). Compte rendu de [Roland VIAU, *Femmes de personne. Sexes, genres et pouvoirs en Iroquoisie ancienne*. Montréal, Boréal, 2000, 324 p., schémas, illustr., tabl., bibliogr., index.] *Anthropologie et Sociétés*, 26(1), 218–220. <https://doi.org/10.7202/000722ar>

pratiques et de comportements humains liés intrinsèquement à l'environnement dans lequel ils sont élaborés.

Dans plusieurs chapitres du livre, l'auteur fait aussi appel à de nombreux schémas, dessins et autres illustrations pour mieux expliquer certains développements théoriques ou certains exemples concrets. Il ne craint pas d'être polémique et remet souvent en cause des idées reçues ou certains courants théoriques en anthropologie écologique, tels que l'écologie évolutionnaire. Dans son ensemble, toutefois, l'ouvrage n'est pas de lecture facile et, bien que son approche générale soit relativement simple, la compréhension de ses implications dans de multiples champs de la connaissance et des sciences humaines et sociales exige beaucoup d'attention, voire de connaissances préalables de la part du lecteur. Par contre, comme il ne s'agit pas d'une démonstration linéaire fondée sur une succession logique de thèmes interdépendants, il n'est pas nécessaire de tout lire, ni de lire les chapitres dans leur ordre numérique, comme le conseille l'auteur d'ailleurs. Il ne s'agit pas moins d'une œuvre importante, à mon avis, mettant en pratique ce que l'auteur propose comme nouvelle démarche anthropologique : l'intégration des connaissances disciplinaires étagées dans l'analyse unifiée — et non découpée en niveaux — de l'homme organique, social et culturel.

Paul Charest
Département d'anthropologie
Université Laval
Sainte-Foy (Québec) G1K 7P4
Canada
paul.charest@ant.ulaval.ca

Roland VIAU, *Femmes de personne. Sexes, genres et pouvoirs en Iroquoisie ancienne*. Montréal, Boréal, 2000, 324 p., schémas, illustr., tabl., bibliogr., index.

Avec cet ouvrage, Roland Viau propose une nouvelle analyse sur le statut des femmes en Iroquoisie ancienne, c'est-à-dire avant la période des premiers contacts (1600-1650). La place des femmes dans ces sociétés indiennes constituait-elle un matriarcat? Ces sociétés étaient-elles « une sorte de paradis perdu pour les femmes », comme l'ont décrit ses prédécesseurs, dont Joseph-François Lafitau pour qui elles constituaient un « empire des femmes »? Pour répondre à ces questions, l'auteur retourne sur le terrain iroquoien ancien. Il reprend les sources disponibles, les premiers écrits « ethnographiques », les recueils de témoignages.

Ne cachant pas son scepticisme vis-à-vis des théories « pro-matriarcales », Viau organise sa démonstration en trois parties. En premier lieu, il s'attache à déconstruire le discours anthropologique sur l'Iroquoisie ancienne, tant du point de vue historique qu'épistémologique. Ayant soulevé les problèmes de temporalité dans les interprétations des amérindianistes, l'ethnohistorien est amené, dans une deuxième partie, à étudier l'évolution de la position sociale de la femme iroquoise de la période des premiers contacts jusqu'à la deuxième moitié du 19^e siècle. Le contexte historiographique et les évolutions postérieures

examinés, la dernière partie est une ethnographie de la vie quotidienne en Iroquoisie ancienne à partir, notamment, des Relations des jésuites dont les premières datent de 1610.

Le statut des femmes dans la société iroquoise est l'un des terrains les plus arpentés par les ethnologues amérindianistes. Cette « floraison d'interprétations » est en partie due au caractère singulier de ce statut, point sur lequel tous les travaux s'accordent plus ou moins. Pour étayer le thèse d'une place prépondérante de la femme dans les sociétés iroquoiennes anciennes, la majorité des ethnologues s'appuient sur des documents postérieurs à la deuxième moitié du 17^e siècle ; or, ces récits sont déjà largement influencés par les savoirs allochtones et vraisemblablement empreints de la littérature ethnologique. En outre, la plupart des travaux se réfèrent à celui, devenu un classique de notre discipline, de Joseph-François Lafitau, *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps*, publié en 1724, dont les informations sont sujettes à caution dans la mesure où il est difficile de dire si elles ne décrivaient pas une situation déjà perturbée par les premiers contacts culturels. Si l'on s'attache aux sources antérieures, aucun indice ne peut amener à penser à une place éminente des femmes. Certains auteurs s'appuient quant à eux sur le rôle important des femmes dans l'économie ou sur le système de parenté matrilineaire et la pratique de la matrilocalité pour fonder la thèse d'une domination féminine. Les études les plus récentes montrent que les rapports de sexes révéleraient surtout une grande interdépendance entre hommes et femmes, notamment à cause de la répartition sexuée des tâches. À partir des années 1940, les amérindianistes changent de paradigme en laissant une place à une possible évolution du statut de la femme entre les 17^e et 18^e siècles.

L'examen des sources concernant la période des premiers contacts, s'il met en valeur une place influente de certaines femmes dans certains domaines, ne conduit pas à penser que celles-ci domineraient l'ensemble des pouvoirs. Elles sont sans conteste au centre d'un certain nombre de prérogatives, du moins les plus vieilles d'entre elles. Ces femmes, très certainement à partir de la ménopause, détenaient un pouvoir important au sein des maisonnées multifamiliales, au moment des rituels funéraires mais aussi dans la maîtrise des savoirs médicaux. L'importance des femmes dans la sphère politique est une question beaucoup plus délicate et il semblerait que celle-ci ait évolué entre le 17^e et le 19^e siècles. Dans un premier temps, l'absence prolongée des hommes, favorisée par la fréquence des conflits, a vraisemblablement amené certaines communautés à donner aux femmes les plus mûres des prérogatives politiques. Dans un deuxième temps au contraire, avec l'ère industrielle, les rapports sociaux entre les sexes prennent une forme nouvelle. Avec le développement du salariat masculin et la plus grande dépendance financière des ménages, la place des femmes devient avant tout symbolique et montre une dissymétrie entre les deux sexes, puisque leur poids dans l'économie familiale tend à diminuer au profit de celui des hommes.

L'Iroquoisie ancienne rassemblait certainement, avant l'arrivée des Européens, une centaine de milliers d'individus répartis entre plusieurs peuples distincts. Chez les peuples septentrionaux, la base de l'organisation sociale était le lignage dont les membres cohabitaient dans une maison longue autour d'une femme âgée. Les femmes, libres de disposer de leur corps et de leur sexualité, n'étaient pas l'objet d'un échange. Leur contribution importante dans l'économie domestique leur faisait accéder à une autonomie importante même si la division socio-sexuée des tâches était très forte et que sa transgression impliquait une mise à l'écart. Enfin, bien que les femmes d'âge mûr aient eu des prérogatives politiques, cela ne remettait pas en question le pouvoir des hommes. Pour Viau, la société iroquoise était

moins la gynécocratie décrite par Lafitau qu'une gérontocratie, c'est-à-dire que le pouvoir y était organisé non pas autour des catégories de sexe mais d'âge.

David Michels
Université de Toulouse II – Le Mirail
18 rue Agathoise
31000 Toulouse
France
david.michels@free.fr

Florence TAMAGNE, *Histoire de l'homosexualité en Europe. Berlin, Londres, Paris, 1919-1939*. Paris, Éditions du Seuil, 2000, 700 p., bibliogr.

La publication de la thèse de Florence Tamagne vient rompre le long silence de l'historiographie française en ce qui concerne l'histoire contemporaine de l'homosexualité. En effet, l'étude de cette période, qui pourtant voit naître l'apparition du terme lui-même n'a pas donné lieu à beaucoup de travaux qui, quand ils existent, sont d'un intérêt variable. L'*Histoire de l'homosexualité en Europe* est, à ce titre, un travail exemplaire. Loin de se fourvoyer dans la longue durée et dans le comparatisme à grande échelle, l'auteure délimite une période et une aire géographique précises, l'Europe de l'entre-deux-guerres, et montre comment se mettent en place, à l'échelle de la société mais aussi de l'individu, les conditions d'exercice de la sexualité et de la sociabilité homosexuelle. Ce choix peut, de prime abord, surprendre le lecteur tant on ne soupçonne pas la richesse et la vitalité de la vie homosexuelle, les débats et enjeux dont elle est l'objet à cette époque. Largement marquée par l'idée qu'avant les années soixante-dix et la libération sexuelle l'homosexualité se vit entièrement dans le « placard », la mémoire des gays et des lesbiennes, si elle retient quelques images d'Épinal sur les cercles littéraires et intellectuels, oublie souvent que les premières associations communautaires se développent à cette période et qu'une imagerie homoérotique se diffuse largement dans la société.

Entre 1914 et 1939, l'histoire de l'homosexualité suit un mouvement paradoxal : si l'homosexualité n'aura jamais été aussi visible et libératrice que dans les années vingt, la répression des années trente enterre ces espoirs. Ainsi c'est durant cette période que naît la figure de l'homosexuel contemporain : bien des images, des manières de rire, de dire et de faire sont définies à l'époque. Le langage et l'humour (le kitsch et le camp), les figures érotiques (le militaire et le matelot), les types (la femme et la butch) opèrent encore aujourd'hui dans la construction de nos identités homosexuelles. Une culture commune se développe autour de la littérature, du théâtre mais aussi de la mode vestimentaire (goût du travestissement, de l'excentricité, etc.) et des lieux de sociabilité. Clubs, bars, dancings se multiplient dans les grandes capitales européennes que sont Londres, Paris et surtout Berlin qui devient la ville homosexuelle mythique où l'on se doit d'aller. Malgré ces points communs, trois modèles nationaux de l'homosexualité se dessinent. Le modèle allemand est exemplaire et exerce une forte influence sur les deux autres pays et sur le développement